

La patrie suisse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 13

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225191>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SAISON D'EXAMENS

Sujets de rédaction.

N copain à l'un des nombreux candidats à l'examen d'admission de l'une de nos excellentes écoles cantonales :

— Et cet examen ?... Vous aviez de beaux sujets de composition ?

— Ne m'en parle pas ! J'en transpire encore ! Premier sujet : « Sois un homme, et fume des cigares ».

— Bravo ! C'est au moins original ! Une de ces années prochaines je proposerai qu'on donne aux candidats le sujet suivant : « Lequel des deux est le plus utile à son pays : le poète ou le joueur de quilles ? »

— Fasse le ciel que ta proposition ne soit jamais admise ! Pauvres candidats !

— Tu n'y entends rien, mon ami ! Ce serait au contraire un sujet qui permettrait de trier les malins des « ballots » comme toi. Les sujets intelligents répondraient par exemple ceci : « Le plus utile à son pays, c'est certainement le joueur de quilles, car son but est là, près de lui ; puis, pour l'atteindre, il est obligé de suivre la ligne droite !... et ainsi de suite ! »

UNE BELLE FARCE EN L'AN 1650

On vient de publier une nouvelle édition des Mémoires de Tallement des Réaux, qui vécut pendant la seconde moitié du XVII^e siècle.

Cueillons-y la farce que l'on fit au comte de Guiche, vers 1650. C'était à Rambouillet, chez la duchesse du même nom.

Au soir on avait servi des champignons et le comte en avait mangé sans mesure.

On gagna son valet de chambre, qui donna tous les pourpoints (gilets) des habits que son maître avait apporté avec lui.

On les rétrécit promptement.

Le lendemain, l'un des compères va voir le comte, tandis qu'il s'habillait ; quand celui-ci voulut mettre son pourpoint, il le trouva trop étroit de quatre grands doigts.

— Ce pourpoint-là est bien étroit, dit-il au valet de chambre ; donnez-moi celui de l'habit que je mis hier.

Il ne le trouva pas plus large que l'autre.

— Essayons-les tous, dit-il.

Mais tous lui étaient également étroits.

— Qu'est ceci ? ajouta-t-il. Suis-je enflé ? Serait-ce d'avoir trop mangé de champignons ?

— Cela pourrait bien être, dit son ami. Vous en mangeâtes hier au soir à crever.

Guiche s'inquiète, commence à croire sa dernière heure venue, demande un contre-poison. On lui apporte une paire de ciseaux avec l'ordonnance suivante :

« Décous ton pourpoint ! »



LE TRAPPEUR DE COSSONAY

— Mademoiselle Eugénie, voulez-vous me rendre un grand service ?

— Si je le puis, Monsieur Albert, j'y suis toute disposée.

— Vous avez ouï dire, n'est-ce pas, que mon frère Jean a l'idée bien arrêtée de s'en aller en Amérique ?

— Oui, Monsieur Albert, on m'en a soufflé quelques mots.

— Et savez-vous, Mademoiselle, ce qu'il va faire là-bas ? Ce n'est pas cultiver la terre, comme la plupart de nos compatriotes qui émigrent. Non ; il ne songe qu'à être trappeur. Les livres de Cooper, de G. Aymard et d'autres encore, dont la bibliothèque de Cossonay est abondamment fournie, ont monté l'imagination du pauvre Jean, et, je le crains, faussé sa cervelle. Il ne rêve qu'à ressusciter Bas-de-Cuir et ses innom-

brables doublures. Je vous en prie, Mademoiselle, détournez-le de ce funeste projet.

— Ce n'est pas très facile, Monsieur Albert.

— J'ai cru qu'il avait quelque affection pour vous et que vous lui rendiez la pareille ?

Mlle Eugénie rougit bien fort.

— Eh bien ! oui, pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Votre frère Jean me plaît assez ; j'aime son caractère aventureux ! Quant à lui, jamais il ne m'a déclaré ses sentiments.

— Soyez persuadée, Mademoiselle Eugénie, que je verrais avec le plus grand plaisir mon frère s'engager de vous et vous épouser. D'abord, je vous connais depuis longtemps ; je sais que vous le rendrez heureux. Ensuite, s'il vous aime véritablement, vous aurez bientôt chassé de son esprit ces visions romanesques ; il nous restera et Cossonay comptera un bon ménage de plus.

— Vous parlez comme un livre, Monsieur Albert et quoique vous me confiez là une mission singulière, j'essayerai. Mais je ne vous promets pas de réussir.

L'endroit où avait lieu cette conversation était un pavillon, à l'extrémité d'un jardin et surplombant le vaste ravin que l'on nomme les Côtes de Cossonay. Par cette belle soirée d'août, une douce fraîcheur montait de la Venoge, dont la lune éclairait, sur divers points, les flaque limpides. Aucun bruit ne montait du vallon, car, à cette époque, les locomotives n'avaient pas encore enfumé ces bords tranquilles, ni fait entendre leurs désagréables sifflets.

Ce jour-là, MM. Albert et Jean Claret, négociants à Cossonay, avaient convié quelques amis et amies à un goûter champêtre. Ces festins ne varient guère ; des tourtes à différents fruits, de la crème et une tasse d'excellent café en composaient tout le menu. Après le repas, comme le temps était beau, on alla se promener au jardin, où M. Albert put, sans être ouï de personne, implorer l'aide de Mlle Eugénie.

Celle-ci ne tarda point à remplir sa promesse ; elle rencontra M. Jean qui, seul au milieu d'une allée, charmaît ses rêveries en contemplant la voûte céleste. Elle l'aborda, le plaisanta sur son air mélancolique et Jean, trouvant si à propos une confidente, lui ouvrit son cœur en ces termes :

— Oui, Mademoiselle Eugénie, je suis mélancolique et j'ai mille raisons de l'être. L'épicerie m'ennuie et Cossonay m'assomme. Est-il rien de plus monotone que mon existence ? Peser du sucre et du café, du matin jusqu'au soir, dans un magasin sombre ; récapituler la vente de la journée, tenir les comptes et faire je ne sais quelles autres besognes pénibles ou dégoûtantes, est-ce vivre ?

— Monsieur Jean, votre part ici-bas n'est pas si mauvaise ; bien des gens s'en contenteraient. Vous avez une fortune assez rondelette, un frère qui vous aime, une maison commode et spacieuse. Que vous manque-t-il ?

— Ce qu'il me faut de plus, Mademoiselle Eugénie, vous ne l'avez pas deviné ? Il me faut l'air et l'espace ! Que de fois, durant mes lectures, j'ai envié la félicité de ces trappeurs qui, débarrassés des convenances sociales, mènent une vie libre et dangereuse dans les forêts vierges de la libre Amérique ! Ce qu'il me faut, c'est la savane avec son immensité et le souffle âpre du vent qui en fait onduler les hautes herbes. Est-il un être ici-bas plus heureux que le trappeur ? Il se lève à l'aube et part, le rifle sous le bras ou sur l'épaule, pour aller visiter ses trappes. Sur la route, il aperçoit un voyageur triste, enveloppé de son poncho ; le mustang qui le porte est harassé de fatigue, ainsi que son maître. Le trappeur l'aborde avec précaution ; il commence par lui offrir deux ou trois gorgées d'aguardiente qui le raniment, puis il en frotte aussi les jarrets du mustang épuisé. Au désert, on ne questionne jamais ceux que l'on rencontre ; mais bientôt le voyageur raconte son histoire à celui qui l'a sauvé. Il se rendait, avec sa fiancée et son futur beau-père, à San-Juan de Capataz pour faire bénir son union. Ils étaient accompagnés d'une nombreuse troupe de péones bien armés, lorsqu'une horde d'Indiens les enveloppe en

poussant leur cri de guerre. La plupart des péones s'enfuient, les autres sont massacrés sans pitié par les Indiens, qui les scalpent et se parent de ces sanglants trophées. Don Ramirez (c'est le nom du voyageur) lutte jusqu'au dernier moment ; enfin il tombe et ne se réveille de son évanouissement que pour s'apercevoir qu'il est seul. Tous, péones et Indiens, ont disparu ; Assunta, sa jolie fiancée, don Diego de Villa-Hermosa, son futur beau-père, ne se trouvent pas au nombre des morts. Don Ramirez en conclut très judicieusement qu'ils ont été enlevés par les Indiens. Il ne lui reste qu'à continuer sa route à l'aide du mustang, revenu près du champ de bataille, et il allait périr de fatigue et d'inanition, lorsque le trappeur est venu à son secours. Celui-ci réconforte don Ramirez. « Je connais, dit-il, quels sont les ravisseurs, je sais où ils se cachent. » Don Ramirez veut courir sur l'heure délivrer son Assunta ; le trappeur l'invite à la prudence et tous deux tiennent conseil sous un chêne vert. Le résultat de la délibération est que les deux hommes, désormais amis, imploreront le secours d'une tribu indienne amie du trappeur et ennemie acharnée des ravisseurs. Après s'être reposés quelques instants et avoir pris un léger repas de tortillas et de tasajo, arrosé de mezcal, ils se mettent en route et arrivent enfin au campement des Indiens. Le sachem de la tribu, Bison-rouge, fume avec eux le calumet de paix dans le calli de la grande médecine ; il leur promet son appui et celui de la tribu. Bientôt, marchant à la file indienne, ils atteignent la tribu qui a enlevé Assunta et son père. Elle est commandée aussi par un illustre guerrier, l'Opossum puant. En ce moment, les farouches Dingos se préparent à torturer don Diego ; déjà il est attaché au poteau du supplice. Assunta aurait volontiers racheté la vie de son père en devenant l'épouse de l'Opossum puant, mais le vieillard n'a pas consenti à ce douloureux sacrifice. Ce spectacle remplit don Ramirez d'une incommensurable tristesse ; à grand-peine le Bison-rouge et le trappeur Fine-Détente peuvent le contenir. Enfin, tous ensemble attaquent les féroces Dingos, et...

— On devine la fin, don Ramirez épouse Assunta. Vous avez un joli talent de conteur, Monsieur Jean. Et vous croyez que ces choses-là sont réellement arrivées ?

(A suivre).

Jules Besançon.

La Patrie Suisse du 1^{er} avril. M. René Gouzy nous présente un compatriote, M. Franz Erni, surnommé le « chasseur de plantes », dont il évoque les voyages en Afrique, les recherches et les exploits. Une page sur la vie canine, une autre sur le séjour de Katherine Mansfield à Montana, des nouvelles, des variétés. En outre, un beau choix d'actualités : assermentation du Grand Conseil vaudois, éroulement du vieux quai de Vevey, inspection à Genève du corps des sapeurs-pompiers, inauguration de la nouvelle église catholique de Zurich, ouverture de la Foire Bâle ; à la page des sports : les matches de football, le championnat cyclo-pédestre à Zurich.

Pour la rédaction
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

UN TRÉSOR

Vous gâchez un trésor en négligeant vos yeux ! Soignez les donc avec **Nobella**, le fameux Collyre du Dr Nobel, fortifiant par excellence pour la vue, eau merveilleuse pour les yeux faibles, fatigués, irrités, enflammés. Nobella les soulage, les conserve clairs et forts. Son effet est surprenant. Prix fr. 3.50. Expédition immédiate par Pharmacie **Engelmann**, 37, rue de Chillon 37. **Territet-Montreux**.